CHAPITRE 3

Récits de filiation

Les vingt dernières années ont vu se multiplier les « récits » et « romans » de filiation. On ne s'est pas tout de suite avisé de leur existence spécifique. Tout comme pour *Fils* de Doubrovsky dont l'intitulé ouvre la voie, il semblait d'abord que le souci de l'ascendance ne fut qu'un élément dans un projet plus vaste d'écriture de soi. La figure des parents apparaît dans *Enfance* de Nathalie Sarraute, celle la mère dans *L'Amant* de Marguerite Duras et Alain Robbe-Grillet ouvre en 1985 la série de ses « Romanesques » par un volume où domine la présence paternelle : évoquer l'enfance et la famille dans une autobiographie, quoi de plus naturel effectivement ? La signification de cet infléchissement de l'autobiographie vers le récit de filiation ne sera comprise que plus tard : elle est pourtant manifeste dès 1983-1984, avec la parution de *La Place* d'Annie Ernaux (1983) et des *Vies minuscules* de Pierre Michon (1984) qui déplacent l'investigation de l'intériorité vers celle de l'antériorité.

De l'intériorité à l'antériorité

Le premier de ces deux textes transforme radicalement l'œuvre d'Annie Ernaux. Abandonnant le monologue intérieur de ses premiers romans, elle décide d'« écrire au sujet de [son] père, sa vie, et [elle] cette distance venue à l'adolescence entre lui et [elle]. Une dis-

tance de classe, mais particulière, qui n'a pas de nom. Comme de l'amour séparé» (*La Place*, je souligne). Écrire la vie de quelqu'un à partir de sa mort n'est certes pas si nouveau : que l'on songe à *Mort de quelqu'un* de Jules Romains ou à *Un mort tout neuf* d'Eugène Dabit. Le modèle d'Annie Ernaux serait du reste plutôt celui d'*Antoine Bloyé* de Paul Nizan : à partir des funérailles de son père et de leur rituel insupportable à ses yeux, le narrateur reconstruit le cours d'une vie de cheminot « traître » à sa classe pour avoir accepté de gravir les échelons professionnels. Ces romans, aujourd'hui un peu oubliés, attirent l'attention sur un point : les personnages qu'ils mettent en scène sont tous d'extraction populaire. Cela se comprend aisément : rien ne témoigne de la vie d'un homme banal. On n'en tient pas registre, ni mémoire. On ne prépare aucune nécrologie d'un homme parmi d'autres : il n'a pas suivi le *cursus honorum*, ni marqué l'Histoire de son passage. Si peu de choses ont constitué sa vie. Et toutes si banales que – et c'est là le second handicap – on croit la connaître sans en rien savoir. Dès lors pourquoi la raconter ? Il n'y a rien à savoir ; tout n'est que lieux communs.

Or de cela, celui qui reste ne peut se satisfaire. Il sait bien, lui qui a partagé quelques années avec le disparu, que celui-ci a eu des émotions, des sentiments, des désirs, des projets, des échecs ou des frustrations. Dont il est, lui qui reste, l'héritier. Aussi doit-il, à son tour, se situer dans cette histoire dont il est le produit. Dans *La Place*, quatre éléments décisifs, signes de cette prise de conscience, contribuent ainsi à l'émergence d'une forme nouvelle :

1. Le récit de l'autre – le père, la mère ou tel aïeul – est le détournement nécessaire pour parvenir à soi, pour se comprendre dans cet héritage : le récit de filiation est un substitut de l'autobiographie. À la fin de son livre, Annie Ernaux écrit : « J'ai fini de mettre au jour l'héritage que j'ai dû déposer au seuil du monde bourgeois et cultivé quand j'y suis rentrée. » Elle excède ainsi le modèle de Nizan en ne recourant pas au roman, mais en rapportant à elle-même la conséquence de son récit et en assumant explicitement pour elle-même la « trahison » originelle : « Je hasarde une explication : écrire c'est le dernier recours quand on a trahi » est l'exergue, empruntée à Genet, qu'elle place à l'orée de son livre.

2. Le texte s'accommode mal du modèle romanesque, et cherche à trouver une forme qui lui soit propre, hors du traditionnel cheminement autobiographique : « Par la suite j'ai commencé un roman dont il [son père] était le personnage principal. Sensation de dégoût au milieu du récit. Depuis peu je sais que le roman est impossible. Pour rendre compte d'une vie soumise à la nécessité, je n'ai pas le droit de prendre d'abord le parti de l'art, ni de chercher à faire quelque chose de "passionnant", ou d'"émouvant". » Cette forme sera justement celle du récit de filiation qui traite avec le roman par la fiction que parfois il est obligé de construire et avec l'autobiographie par les dimensions factuelle et intime qui sont les siennes, sans jamais s'y résorber pour autant.

3. Le récit de filiation ne se déploie pas selon une linéarité chronologique restituée. Il est d'abord un recueil : « Je rassemblerai les paroles, les gestes, les goûts de mon père, les faits marquants de sa vie, tous les signes objectifs d'une existence que j'ai aussi partagée. » Il est ensuite, par la force des choses, une enquête : nul narrateur ne peut connaître de lui-même des pans de vie dont il ne fut pas le témoin. Il n'en connaît pas non plus les décors ni les mœurs, lorsque ceux-ci ont changé. Et les pensées, les rêves, les angoisses ou les tourments de l'autre lui demeurent largement étrangers. Au recueil, s'ajoutent ainsi recherches et hypothèses.

4. Enfin ce type de texte pose la question de la langue, non seulement par fidélité à l'univers familial – l'écriture « plate » –, mais aussi, pour Ernaux, par souci de ne pas faire de l'art avec ce qui n'en est pas : « Naturellement aucun bonheur d'écrire, dans cette entreprise où je me tiens au plus près des mots et des phrases entendues. »

Le livre de Pierre Michon est très différent de celui d'Annie Ernaux. À eux deux, ils dessinent l'empan du récit de filiation. *Vies minuscules* se propose dès l'ouverture de constituer la « genèse » du sujet et de sa vocation : « Avançons dans la genèse de mes prétentions. Ai-je quelque ascendant qui fut beau capitaine, jeune enseignant insolent ou négrier farouchement taciturne ? ». Pour cela, le narrateur, que l'on s'assure peu à peu être l'auteur, évoque huit « vies »